

Recueil de l'Académie de
Montauban : sciences, belles-
lettres, arts, encouragement
au bien

Académie de Montauban. Auteur du texte. Recueil de l'Académie de Montauban : sciences, belles-lettres, arts, encouragement au bien. 2012.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Il y a cinquante ans : la vie dans un régiment pendant la Guerre d'Algérie (1955-1961)*

par le Général Noël Chazarain, membre titulaire

Le 19 mars, ce sera le cinquantième anniversaire de la signature des accords d'Évian qui ont une grande importance pour notre pays.

Cet événement me suggère quelques réflexions.

En premier lieu, ces accords ont été le terme de cent trente ans de présence de la France avec la fin de la guerre d'Algérie. Ils ont soulagé ou réjoui beaucoup de personnes dans notre pays, mais ils ont été également marqués par des faits souvent tragiques.

Un million de nos compatriotes ont dû quitter le sol qui les avait vus naître et où ils avaient travaillé pour sa prospérité. Ils n'étaient pas certains de la qualité de l'accueil qu'ils allaient recevoir dans l'hexagone et nombre d'entre eux furent victimes de massacres avant d'avoir accès à l'embarquement salvateur.

Des Algériens qui avaient cru à la parole de la France et s'étaient engagés à nos côtés, les supplétifs ou harkis en particulier, furent tués par milliers, souvent de manière atroce.

Un malaise important et long, qui avait pris naissance en avril 1961, existera dans l'armée Française.

Ce cinquantième anniversaire sera célébré avec beaucoup de faste par certaines associations d'anciens combattants alors que d'autres ne veulent pas reconnaître cette date pour saluer la mémoire des morts de la guerre. Une date officielle, le 5 décembre a d'ailleurs été retenue par décret il y a quelques années.

J'ose dire que je ne suis partisan d'aucune de ces dates car faire un choix équivaut à maintenir les causes d'affrontements, or j'ai la profonde conviction que l'hommage rendu à la mémoire des morts ne peut s'accompagner des querelles des vivants. C'est faillir au respect qui leur est dû.

Il me semble en outre que le culte du souvenir et la reconnaissance envers ceux qui ont donné leur vie pour la patrie mériterait de ne pas se circonscrire aux seuls combattants d'Afrique du nord. Sans remonter très loin dans le temps, il me paraît possible d'attirer l'attention sur les morts oubliés, on pourrait presque dire

* Séance du 5 mars 2012.

« les morts en fraude », pour reprendre le titre d'un roman déjà ancien de Jean Hougron, et ils sont très nombreux. Nous pouvons citer ceux du Liban, de la Côte d'Ivoire, du Congo, de la République Centre Africaine, de l'ex Yougoslavie, de l'Afghanistan. Ma liste est loin d'être complète. C'est la raison pour laquelle j'adhère à l'institution d'une « journée du souvenir » comme cela existe dans de nombreux pays. Le 11 novembre, qui demeure important dans la mémoire collective et le restera, quand les combattants des derniers conflits auront disparu, me semble une bonne date. Cela n'empêche pas, bien entendu, chaque association de commémorer telle ou telle date à titre officieux.

Il ne fait pas de doute que ce cinquantième anniversaire fera l'objet de nombreux commentaires dans les différents organes de presse, et sans être devin il est possible d'imaginer que des aspects, certes réels, mais souvent sortis de leur contexte et noircissant l'action de l'armée dans cette guerre seront mis en exergue. Je souhaiterais montrer que cela ne constitue pas la vie de très nombreux régiments ou unités diverses ni des centaines de milliers d'hommes pendant les huit années de ces événements. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, après ce préambule, d'essayer de montrer par un rapide survol ce qui s'est passé dans l'un d'entre eux. J'ai choisi le Deuxième Régiment Étranger de parachutistes où j'ai eu l'honneur de servir pendant près de six ans de 1955 à 1961, sans interruption hormis quelques permissions en France. Je n'ai pas l'intention ou la prétention d'écrire l'histoire, même si j'en ai été un témoin. Nous savons tous que les témoignages comportent des imperfections. Jean Tulard, historien et membre de l'académie des sciences morales et politiques, a dit devant la fondation André Maginot : « *la mémoire est fragile, vulnérable et subjective* ». Je vais cependant essayer de relever le défi.

Le Deuxième Régiment Étranger de Parachutistes (2^e REP) a vu le jour au mois de novembre 1955 par fusion du Deuxième Bataillon Étranger de Parachutistes (2^e BEP) rentrant d'Indochine et du troisième Bataillon Étranger de Parachutistes (3^e BEP) de Sétif qui avait pour mission d'instruire les jeunes légionnaires avant leur affectation dans une des deux autres unités parachutistes de la légion, le 1^{er} BEP et le 2^e BEP.

Il a repris les traditions du 2^e BEP et son drapeau, qui lui est remis en 1956, porte donc la fourragère de la légion d'honneur avec gland aux couleurs de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures. Il est à cette époque le seul régiment qui a gagné cette prestigieuse décoration en Indochine.



Le 2^e BEP et son drapeau

Dès sa formation, il rejoint sa garnison de Philippeville – Skikda aujourd'hui. L'état-major s'installe à la caserne de France qui surplombe le port et les compagnies sont réparties dans un rayon de quarante kilomètres autour de cette ville.

La 3^e compagnie, qui servira un peu de fil rouge à mon exposé car c'est avec elle que j'ai vécu la majeure partie de mon séjour en Algérie, occupe le village d'El Halia et la carrière de marbre du Filfila.

El Halia est un village de mineurs qui exploitaient la mine de fer et c'est là qu'eurent lieu en août 1955 les massacres des Européens. À notre arrivée, la mine de fer ne fonctionne pas ni la carrière de marbre. Notre action a pour but de permettre le redémarrage de ces deux entreprises. En quelques semaines cela sera fait, les ouvriers indigènes, dont certains avaient plus ou moins participé aux exactions d'août 1955, reviennent et le travail reprend.

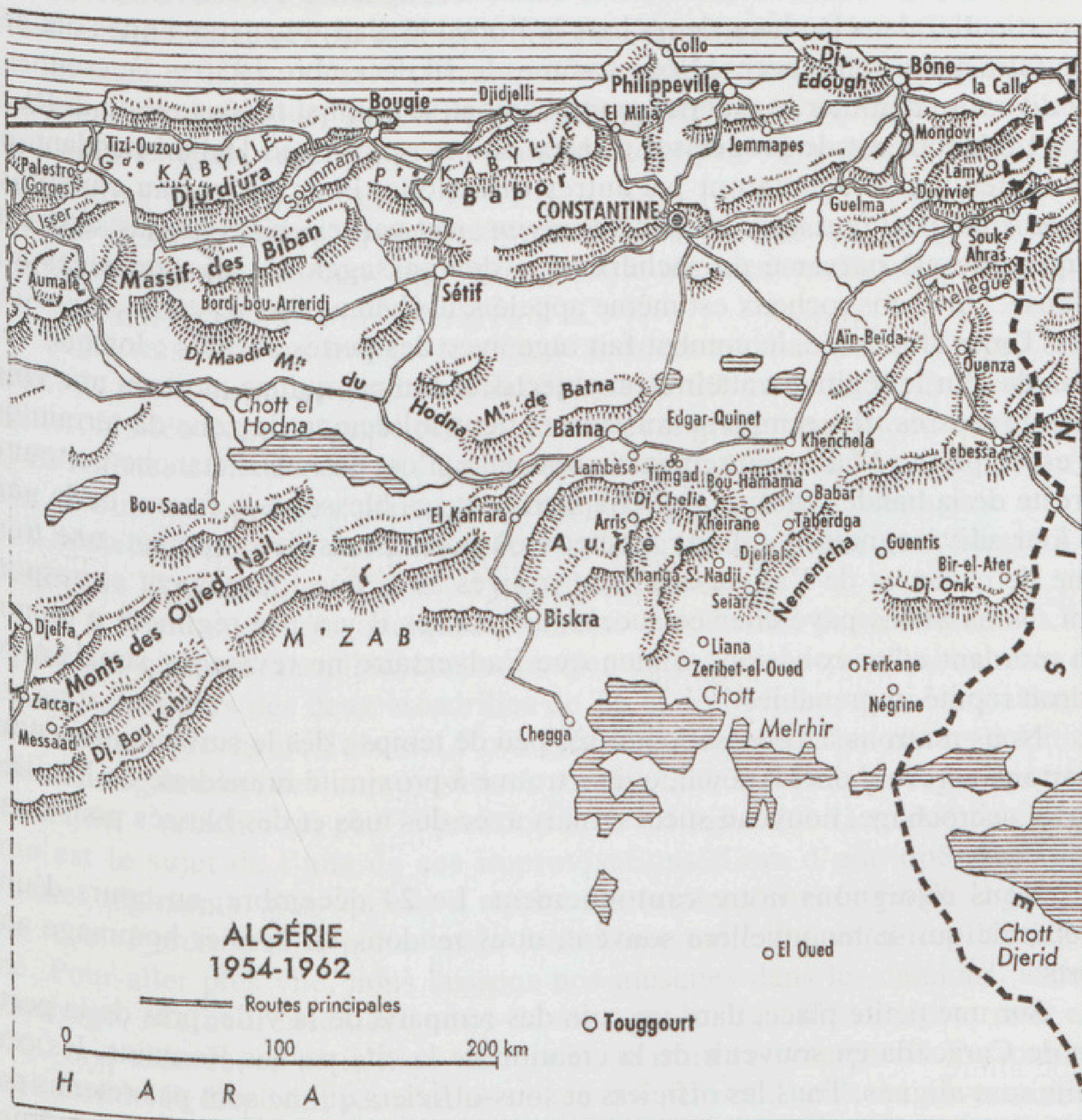
Chaque jour et chaque nuit, nous parcourons notre quartier pour éviter toute activité de l'adversaire, travail pénible sans résultat militaire chiffré si ce n'est la paix revenue dans la zone.

Pendant toute l'année 1956, avec seulement quelques incursions ponctuelles dans l'Aurès ou la région d'El Milia, le régiment reste dans les parages de Philippeville, même si les compagnies changent de lieu de stationnement. Cette année n'est marquée, jusqu'au mois de décembre, que par quelques accrochages dont deux seulement sont importants. Un se produit avec la première compagnie, l'autre avec la troisième, où la section du lieutenant Bréhier, dit « le Méo », met hors de combat une section adverse sans aucune perte de notre côté.

La fin de l'année 1956 voit un changement important dans notre mission. Le régiment devient unité de réserve générale, position qu'il conservera jusqu'à la fin des événements. En décembre 1956 il rejoint Tébessa. Durant cette période le régiment, qui n'a pas eu de perte notable, est très bien encadré. La troisième compagnie, par exemple comprend cinq officiers et une quinzaine de sous-officiers pour un effectif total d'environ 140 hommes. Sur les cinq officiers, trois ont servi en Indochine soit dans un régiment de la légion soit dans une unité parachutiste. Un a été blessé à Dien Bien Phu et a été évacué juste avant l'encerclement complet du camp retranché ; un autre, que j'ai appelé précédemment « le Méo », a servi au GCMA (Groupement des Commandos Mixtes Aéroportés). Là, avec quelques officiers et sous-officiers européens, il encadrait les unités supplétives des Hmongs ou Méos. De ces années à la dure dans les montagnes du Tonkin, il a conservé une « rusticité » certaine. Les deux autres officiers, un sous-lieutenant de réserve dit le « sous-préfet » et moi-même sommes des « bleus ». La plupart des sous-officiers ont également servi en Indochine. Le plus ancien, baptisé « chef bouddha » par les légionnaires à cause de son allure, a commencé sa carrière à Narvik au sein de la treizième demi-brigade de la légion étrangère (13^e DBLE) et il a participé ensuite à toutes les campagnes de cette unité en Afrique et en Europe. En Indochine, il a servi dans les bataillons étrangers de parachutistes. Il commence une autre guerre en Algérie ! Les légionnaires se répartissent entre ceux, les plus nombreux, qui ont servi en Indochine, et ceux qui viennent juste de terminer leur formation au 3^e BEP. On compte de très nombreuses nationalités avec cependant beaucoup d'Allemands. L'année 1956 voit arriver un grand renfort de Hongrois après les événements qui ont eu lieu dans leur pays. Toutes les compagnies présentent la même physionomie.

Le régiment rejoint donc Tébessa, localité proche de la frontière tunisienne à près de 900 m d'altitude et dont le climat nous permet de vérifier l'adage selon lequel : « l'Algérie est un pays froid où le soleil est chaud ».

Le barrage électrifié en construction, n'est pas encore opérationnel dans cette zone et les bandes venant de Tunisie peuvent facilement passer en Algérie. On prête, abusivement sans doute, l'intention à la rébellion de vouloir s'emparer de la petite ville de Tébessa.



C'est pendant le premier séjour dans cette région, de décembre 1956 à avril 1957, que le 2^e REP, unité jeune, va se forger une âme et devenir une redoutable machine. Cela commence par un combat très dur le 18 décembre 1956.

À la mi-décembre 1956, nous partons en opération pour quelques jours dans les Némentchas, région aride au sud-ouest de Tébessa, entre la Tunisie et le massif de l'Aurès, coupée de profondes gorges comme celles de l'oued Hallail

ou de l'oued Djedida qui coulent du nord vers le sud et vont se perdre dans le Sahara. L'altitude dépasse 1 100 m pour culminer à plus de 1 600 m. La végétation est rare et rabougrie, il n'y a pratiquement pas de bourgades, quelques campements de nomades dont les pauvres bergers parcourent ces solitudes désolées avec leurs troupeaux de moutons et de chèvres. Il fait très froid la nuit, la température descend jusqu'à moins 10° environ. Après plusieurs jours de marche et de recherches infructueuses, il est décidé d'agir dans la région du lieu-dit El Mézéraa où, de source sûre, une forte bande très aguerrie est souvent stationnée, en particulier dans le chaos de rochers le l'oued Hallail. Plusieurs unités ont déjà eu à faire à elle sans succès. Nous sommes le 18 décembre 1956 et là, comme je l'ai dit, va se dérouler le premier grand combat, le combat fédérateur du 2^e REP.

L'objectif est de progresser d'ouest en est vers l'oued Hallail pendant que des unités amies boucleront les autres directions. Pour arriver au canyon de l'oued Hallail, il faut agir soit par des ravins, soit par les crêtes qui les séparent ; l'ensemble est parsemé de rochers avec des passages obligés, propices à la défense. Un chaos rocheux est même appelé « le château fort ».

Toute la journée, le combat fait rage avec des pertes sévères ; lorsque vers la fin du jour le régiment atteint son objectif, il compte quinze morts et une vingtaine de blessés. Il a rempli sa mission et tient solidement la zone de terrain qui lui est impartie. Malheureusement le bouclage n'est pas aussi étanche partout et le reste de la bande réussira à s'échapper avec ses blessés à la faveur de la nuit. Le jour suivant, nous fouillons les lieux où nous avons livré combat, une trentaine de cadavres de l'adversaire sont trouvés ainsi que l'armement correspondant. Nous avons payé cher ce succès, car succès il y a ; le régiment a montré son mordant et sa cohésion, si bien que l'adversaire ne reviendra jamais à cet endroit réputé imprenable.

Nous rentrons à Tébessa, pour très peu de temps ; dès le surlendemain nous repartons vers le djebel Anoual, qui se trouve à proximité immédiate de la ville : nouvel accrochage, nouveau succès, mais avec des tués et des blessés pour notre régiment.

Nous rejoignons notre cantonnement. Le 24 décembre, au cours d'une cérémonie qui se renouvellera souvent, nous rendons un dernier hommage aux morts.

Sur une petite place, dans un coin des remparts de la ville, près de la porte dite de Caracalla en souvenir de la création de la cité par les Romains, les cercueils sont alignés. Tous les officiers et sous-officiers qui ne sont pas retenus par le service sont présents ainsi que deux sections sous les armes. L'aumônier catholique donne l'absoute et le capitaine commandant la 2^e compagnie, membre de la religion réformée, lit les prières en l'absence d'aumônier protestant. Les deux sections présentent les armes, la sonnerie « aux morts » retentit. Les cercueils sont ensuite transportés dans le cimetière de l'autre côté des remparts et inhumés dans le carré militaire.

Les cérémonies, simples mais dignes, toujours poignantes, se déroulent dans l'intimité du régiment.

Le 24 décembre au soir, c'est la veillée de Noël. La fête de Noël a une très grande importance à la légion ; si, le 30 avril, « Camerone » est la fête militaire,

Noël est un peu la fête familiale. Chaque section construit une crèche, sommaire parfois comme en ce 24 décembre 1956 et il y a une rivalité entre les sections. Une cérémonie religieuse a lieu si cela est possible, pour tous ceux qui veulent y assister. Après la visite des crèches par le capitaine commandant la compagnie, parfois par le colonel, vient la distribution des cadeaux. Tous les membres du régiment ont droit à un cadeau payé par le foyer. La soirée se termine par un repas avec des chants. Tous les officiers et sous-officiers assistent à l'ensemble des festivités avec les légionnaires.

Il existe une autre fête à la légion, c'est l'épiphanie, où les officiers reçoivent les sous-officiers. C'est l'occasion d'une grande partie de rire mais également pour le roi du jour, sous-officier, de lire une longue déclaration qui, sous forme amusante, est cependant un peu mordante et passe en revue la vie du régiment.

Dès le 28 décembre, la routine reprend. Les opérations conduisent souvent au combat toujours couronné de succès pour le régiment mais, hélas, la plupart du temps avec des morts et des blessés.

Je ne vais pas vous infliger le récit de tous ces combats car cela serait fastidieux. Je veux simplement mentionner que le 29 mars 1957, le lieutenant Bréhier, le Méo dont j'ai parlé précédemment, est gravement atteint dans le djebel El Kifène, il va décéder lors de l'intervention pratiquée à l'antenne chirurgicale. Nous ne sommes plus que trois officiers à la compagnie car le sous-lieutenant Bertruc, surnommé le « sous-préfet », grièvement blessé à El Mézéraa le 18 décembre 1956, n'est pas encore revenu.

Il y a heureusement quelques moments de détente, particulièrement à la popote des officiers, installée dans un ancien café, surtout quand nous recevons nos amis aviateurs des deux escadrilles de T6 et de Morane, qui sont stationnés sur le terrain proche de Tébessa. Nous chantons beaucoup, les chants traditionnels mais également des improvisations sur des faits survenus au régiment ; cela permet de « relâcher un peu la pression ». C'est ainsi que la troisième compagnie est le sujet de l'une de ces improvisations. Lors d'une opération avec d'autres régiments, alors qu'elle a rejoint ses camions vers la fin de la journée, elle reçoit l'ordre d'aller prêter main-forte à une unité qui, semble-t-il, a accroché. Pour aller plus vite, nous laissons nos musettes dans les camions, avec le couchage. Malheureusement nous devons passer la nuit sur le terrain et à 1700 m d'altitude, en plein mois de février, le froid nous surprend. Personne ne peut dormir, le dispositif reste en alerte, ce qui permet d'arrêter l'adversaire qui veut sortir de la nasse de notre côté et de lui infliger des pertes, mais cela ne nous réchauffe pas pour autant. De retour à Tébessa, nous avons droit à un couplet dans une chanson égrillarde :

« ...*Quand tu as laissé ta petite musette frère dominum domino que fais-tu ?*

Je me gèle les rou...domino ! »

Bien entendu nous devons payer « *le vin de précision* ».

À la fin du mois d'avril 1957, nous sommes relevés par le 8^e Régiment de Parachutistes Coloniaux (8^e RPC, appelé actuellement 8^e Régiment Parachutiste

d'Infanterie de marine – 8^e RPIMA) et, fatigués physiquement et nerveusement, nous avons droit à quelques jours de repos dans notre garnison de Philippeville. Nous ne logeons plus à la caserne de France, mais au camp Péhau à quelques kilomètres à l'est de la ville. Le camp Péhau, au confort sommaire à cause de sa capacité très inférieure au volume du régiment, est à une centaine de mètres de la plage ce qui est très commode lorsque revient la saison chaude. Ces quelques jours sont consacrés à la remise en condition, soins à l'armement, échange de vêtements et de chaussures et surtout à la détente. Nous effectuons des sauts en parachute sur la zone de Dar Chitane toute proche. Pendant toutes ces années, nous ne ferons que deux sauts en dehors de Dar Chitane, un en petite Kabylie au col de Tamentout, l'autre dans la vallée de Bou Hammama. Les deux sauts n'avaient d'opérationnel que le nom !

Le repos est de courte durée ; dès le début de mai, nous partons pour El Milia, petite ville dans la vallée de l'oued El Kébir à l'ouest du massif de Collo. C'est une région très boisée couverte de forêts de chênes-lièges, avec un sous-bois très dense. Le terrain et l'adversaire sont très différents de Tébessa. Il n'est pratiquement possible de circuler que sur les pistes tracées dans la végétation et il n'y a pas de grandes bandes adverses. Il faut ruser pour essayer de surprendre. Nos résultats sont médiocres mais en contrepartie, nous avons très peu de pertes à déplorer.

À la fin du mois d'août 1957, nous repartons pour quelques mois pour Tébessa où nous succédons au 8^e RPC. La vie opérationnelle reprend son cours. Les accrochages sont un peu moins nombreux qu'au début de l'année ; l'adversaire semble avoir un peu changé de tactique : il préfère ne pas avoir de bataille rangée contre nos forces et il mise en priorité sur une action politico-administrative. Quelques opérations sont cependant à mettre en exergue, comme celle du lieu-dit « la grotte du juif », à quelque distance d'El Mézéraa dans l'oued Hallail.

Une autre opération mérite d'être relatée. Le 18 décembre 1957, un an après le premier combat d'envergure du régiment, nous agissons aux environs du Djebel Hamimat El Guerra et procédons par coups de sonde. La journée semble devoir se terminer de façon décevante lorsqu'une section de la 1^{re} compagnie essuie quelques coups de feu venant de l'Hamimat El Guerra. L'ordre lui est donné de préciser le contact. Très rapidement il apparaît que la barrière rocheuse est fortement tenue. La première compagnie est prise sous le feu de plusieurs armes automatiques qui dévoilent que l'ennemi est retranché en grand nombre sur une crête d'un kilomètre de long orientée ouest-est et isolée sur le plateau.

Une manœuvre est immédiatement montée avec l'ensemble du régiment. L'aviation intervient et tout chemin de repli est interdit à l'adversaire. Il est décidé d'attaquer par une face plus accessible du massif. La mise en place est terminée, l'aviation va bientôt achever son action. Il est 17 h, il reste un peu plus d'une heure de jour pour régler l'affaire. Dans les dernières lueurs, les compagnies progressent vers leurs objectifs sous le feu adverse. Un lieutenant dit « *il ne manque que les clairons et les tambours pour rythmer cette progression* ». La crête est bientôt atteinte et un combat au corps à corps s'engage. Quelques minutes suffisent à nettoyer complètement la position. Il est temps : la nuit

arrive. L'adversaire a perdu soixante et un des siens tandis que six mitrailleuses MG, dix-neuf pistolets mitrailleurs et vingt-cinq fusils de guerre sont retrouvés sur le terrain. Du côté du 2^e REP, on déplore la mort d'un caporal-chef et de deux légionnaires qui rejoignent le surlendemain leurs camarades dans le carré militaire du cimetière de Tébessa. Il y a en outre 16 blessés qui sont dans les mains des médecins et des infirmiers et qu'il va falloir évacuer d'urgence. La nuit est maintenant tombée et un profond silence s'empare du Djebel Hamimat El Guerra dans une atmosphère glaciale.

D'autres combats marquent ce séjour. Je dois souligner deux cas particuliers. Au mois de septembre, nous avons capturé 31 adversaires qui se sont rendus pratiquement sans combattre malgré leur armement. Une autre fois, c'est un groupe de recrues escorté par quelques hommes armés qui est intercepté avant qu'il n'atteigne la frontière tunisienne. Beaucoup d'hommes sont faits prisonniers.

En dehors des opérations, notre vie est marquée par quelques festivités dont celle de Noël. Cette année-là, le colonel a décidé de remédier à la carence de l'intendance qui n'arrive pas à nous donner un couchage opérationnel approprié. Chaque membre du régiment recevra un sac de couchage en duvet au lieu des cadeaux traditionnels. Les légionnaires sont un peu déçus, mais rapidement on constate que nos nuits sur le terrain sont plus confortables et notre sac à dos allégé.

Le problème des vêtements et des chaussures a également été présent pendant longtemps. Nous n'avons par exemple jamais eu un vêtement chaud du type parka. Pendant un hiver nous avons même porté des djellabas devenues disponibles après la dissolution des Goums Marocains.

Au début du mois d'octobre 1957, les sous-lieutenants arrivés au début de l'année sont promus au grade de lieutenant ; une fête est improvisée à la popote des officiers par tous les lieutenants et quelques capitaines. Le matériel souffre énormément. Le lendemain matin, le chef de corps a la réaction qui convient : « *je souhaite déjeuner dans une popote remise en état* ». D'habitude, quand on demande des spécialistes dans une compagnie, il est très difficile d'en obtenir. Dans ce cas on a trouvé sans difficulté des menuisiers, des vitriers, des peintres et à midi tout était rentré dans l'ordre.

Nous rejoignons Philippeville au mois de janvier 1958 pour quelques jours puis nous repartons pour la région d'El Milia avec le même type de mission que précédemment. Au cours d'une sortie, le capitaine commandant la compagnie est blessé à une jambe et doit être évacué. J'ai oublié de préciser que depuis le printemps 1957, un nouvel officier, le lieutenant Gastaud, a rejoint notre compagnie, venant de la 13^e DBLE. C'est un officier toujours souriant et d'un courage qui lui permet d'affronter toute épreuve. Depuis cette date, il y a de nouveau trois lieutenants dans notre unité.

Nous ne restons que quelques semaines à El Milia et pendant les mois de mars et avril nous opérons à partir de notre garnison du camp Péhau. Cette période donne lieu à de nombreux combats. C'est tout d'abord l'Arb Estahia, à quarante kilomètres à l'ouest de Philippeville où la compagnie est en pointe, et où quatre-vingts adversaires sont mis hors de combat. Quelques jours plus tard,

dans les Béni Sbihi, au sud des massifs de Collo, c'est près de deux cents hommes qui sont tués ou faits prisonniers au cours d'une action menée à bien grâce à la vitesse d'exécution du régiment qui a permis d'empêcher toute fuite en fermant la nasse. Malheureusement, ces combats n'ont pas été sans perte et de nouveaux morts et blessés sont à déplorer de notre côté.

Nous sommes au repos et le 30 avril nous célébrons « Camerone » comme il se doit. Depuis déjà trois jours, se déroule ce qui sera appelé plus tard « la bataille de Souk Ahras » et qui concerne plusieurs régiments, dont le premier Régiment Étranger de Parachutistes (1^{er} REP), opposé à plusieurs centaines de rebelles qui tentent de pénétrer en Algérie après avoir franchi le barrage électrifié. Le régiment n'a pas été concerné jusque-là. Le 30 avril, vers midi juste à la fin de la prise d'armes, nous recevons l'ordre de nous trouver à Souk Ahras le premier mai à l'aube pour relever le 1^{er} REP. La décision est prise de laisser les légionnaires bénéficier du quartier libre en ville, mais il est demandé aux officiers et aux sous-officiers de ne pas trop faire la fête. À la fin de la journée, des camions avec des sous-officiers sont envoyés à Philippeville et récupèrent les légionnaires. Vers 22 h, le régiment est prêt à partir, il ne manque personne. Toute la nuit, nous roulons vers Souk Ahras et au lever du jour, la fraîcheur ayant eu raison des brumes de la fête, tout le monde est apte. Nous recevons notre mission. Pendant toute la journée, nous fouillons la zone qui nous est impartie quand, à 16 h, la 4^e compagnie accroche, manœuvre classique, et à la tombée de la nuit nous sommes maîtres du terrain. 55 rebelles ont été tués et nous comptons la perte de deux des nôtres qui ont rejoint dans la mort les héros de la compagnie du capitaine Danjou, tombés à Camerone quatre-vingt-quinze ans plus tôt.

Nous quittons notre garnison pour aller à Guelma, petite ville dans une plaine à céréales au pied du massif de la Mahouna, où nous relevons le 1^{er} REP qui, depuis quatre mois, a mené de très nombreux combats contre les bandes qui franchissaient le barrage électrifié et a obtenu des résultats impressionnants. Comme d'habitude, nous travaillons beaucoup, mais après « la bataille de Souk Ahras » les tentatives de franchissement sont rendues extrêmement rares et l'adversaire devient plus diffus.

Au mois de juin, il est décidé qu'une compagnie de marche du régiment défilera à Paris le 14 juillet. Cette compagnie est constituée d'une section par unité. La 3^e compagnie doit en désigner une commandée par un officier. Le lieutenant Gastaud est sollicité, mais il est marié depuis peu de temps et comme sa femme qui réside à Philippeville attend un heureux événement pour la fin de l'année, il me demande de le remplacer. J'ai déjà participé au 14 juillet 1957 avec les unités parachutistes des 10^e et 25^e divisions. En 1958, l'accueil parisien est équivalent à celui de 1957. De grandes ovations saluent notre marche au rythme lent de la légion sur les Champs-Élysées. À l'occasion de leur quartier libre les légionnaires doivent faire face, avec plaisir, à de nombreuses invitations.

Le 17 juillet nous rejoignons l'Algérie et c'est là que j'apprends le drame qui a eu lieu à la 3^e compagnie. Le lieutenant Gastaud est mort asphyxié dans une grotte qui a été traitée à l'explosif car des rebelles s'y étaient réfugiés.

Plusieurs légionnaires sont restés avec lui. Ma tristesse est immense : encore des camarades qui partent. Quelques jours plus tard, le frère de Gastaud, lieutenant au 1^{er} REP, décède lui aussi, accentuant le deuil de la famille. Ainsi va la vie : « quelques joies très vite effacées par d'inoubliables chagrins » comme l'a si bien dit Marcel Pagnol dans ses « souvenirs d'enfance ».

La 3^e compagnie change de commandant. Le Capitaine Coiquaud, qui l'a brillamment dirigée pendant deux ans, est muté. Tous les capitaines et lieutenants lui disent au revoir à la sortie de Guelma.

Je n'ai pas mentionné les événements qui ont eu lieu à Alger à la fin d'avril et au mois de mai, vu le peu d'influence qu'ils ont eue sur notre vie opérationnelle, Alger et la métropole sont loin et nos soucis, vous l'avez compris, sont d'un ordre différent. Nous en parlons bien sûr à la popote et si les avis divergent tous pensent que jusqu'à nouvel ordre la mission reste la même. Il faut essayer de gagner cette guerre. En cette fin de premier trimestre 1958, sur le terrain cela semble bien parti.

Pendant l'été 1958, un nouvel officier arrive à la compagnie, venant de la 3^e compagnie Saharienne Portée de la légion Étrangère ; il s'agit du lieutenant Durantel avec qui j'étais dans la même section à Saint Cyr. Il est réputé pour son dynamisme à toute épreuve.

Un nouveau capitaine est également affecté, mais il ne restera que quelques mois avant de prendre la tête de la compagnie de commandement et des services. Pendant toute l'année 1959 et le début 1960 nous ne sommes que deux officiers à la compagnie, mon camarade Durantel et moi-même, le capitaine pour diverses raisons étant absent. Je suis de ce fait commandant de compagnie à plusieurs reprises, ce qui ne me déplaît aucunement. Je suis là depuis plus de trois ans et tout le monde me connaît.

Le début de l'année 1959 nous voit séjourner dans les environs de Souk Ahras. C'est là, le 1^{er} mars, que le capitaine Bourgin est tué. Une figure du régiment disparaît. Il écrivait dans la revue *Képi Blanc* sous le pseudonyme de Von Pelayev. Chez nous il avait l'habitude à la popote de relater certains événements de notre vie de façon humoristique et mordante, sans langue de bois. Même la hiérarchie avait droit à ses chants. À l'occasion de sa mort, nous découvrîmes que sous des aspects de joyeux drille il avait un côté mystique ; dans sa veste de combat on trouva une « prière » de sa main qui traduit bien ce caractère. Une promotion de l'École Militaire Interarmes porte son nom.

Pendant l'été 1959, nous sommes de nouveau à Guelma. Le 24 juin, alors que tout le régiment est au repos, à la tombée de la nuit, nous recevons l'ordre de rejoindre le plus rapidement possible une zone au sud de la ville de Bône (Annaba actuellement) pour rechercher une bande qui a franchi le barrage dans la région de la Calle. Nous organisons la récupération des sous-officiers et des légionnaires qui sont en ville. Je suis le seul officier à la compagnie, mon camarade le lieutenant Durantel est en permission à Philippeville auprès de sa famille.

Le 25 juin, dès l'aube, nous intensifions nos recherches, vaines jusqu'à ce que la compagnie d'appui entre en contact dans une orangerie en friche aux portes de Bône, dans un triangle formé par le fleuve Seybouse et la route qui conduit à l'aérodrome. L'affaire s'engage mal pour cette unité qui doit déplorer

plusieurs tués et blessés. L'ordre lui est donné de rester sur place et d'essayer de fixer l'adversaire. La 3^e compagnie est dirigée vers la zone de combat avec mission d'agir perpendiculairement à la compagnie d'appui à partir de la route jusqu'au fleuve. Après une attente qui permet, grâce à un prisonnier, de savoir que nous avons affaire à une bande de cinquante hommes, nous donnons calmement l'assaut avec l'appui d'un char. Trente adversaires sont mis hors de combat.

Le compte n'y est pas, il faut fouiller les roseaux de la rive et même l'eau toute proche. À la fin de la journée toute la bande est neutralisée, son armement et trois postes de radio moyenne portée qu'elle était chargée d'acheminer, sont récupérés.

Une surprise nous attend, une grosse somme d'argent en billets de banque, qui viennent d'être déchirés, est retrouvée un peu éparpillée ; elle sera remise à la banque l'Algérie qui récompensera le régiment.

J'ai décrit cet épisode car une fois encore il montre bien la réactivité du régiment.

Les passages du barrage électrifié sont maintenant très rares et le haut commandement décide qu'il est temps d'en finir avec l'adversaire de l'intérieur. Pendant la fin de l'année 1959 et le premier semestre de 1960 nous participons aux opérations dites du « rouleau compresseur », elles ont pour nom « Pierres Précieuses », « Jumelles », je ne sais plus dans quel ordre elles ont eu lieu ni leur date exacte. Nous allons du nord au sud et d'est en ouest mais sans jamais quitter le Constantinois.

Vers le mois d'octobre 1959 nous nous trouvons près des gorges de Kérata, à l'extrême ouest du Constantinois. La compagnie loge dans une maison forestière en ruines au pied du massif du Tababor. Nous avons à plusieurs reprises l'occasion de grimper sur cette montagne qui est une véritable splendeur. C'est un plateau de plusieurs kilomètres de long et d'un à deux de large à 2000 mètres d'altitude, qui domine de plusieurs centaines de mètres la plaine à céréales qui s'étend au sud ; vers le nord, c'est la petite Kabylie avec le massif du Babor. Sur le sommet, une très belle forêt déploie des cèdres gigantesques de plusieurs mètres de diamètre. Toute une faune avec des singes et des sangliers, que nous avons dérangés au lever du jour, peut être vue. C'est un véritable paradis.

Nos résultats sont maigres. Au cours de ce séjour, un médecin auxiliaire, qui marche avec le régiment depuis deux ans, doit être rendu à la vie civile. À la compagnie nous décidons d'un hommage particulier car c'est à la fois un excellent médecin qui n'a pas ménagé sa peine pour soigner nos blessés, souvent au mépris du danger, et un très bon camarade. Nous confectionnons avec une bande de gaze et un fond de canette de bière découpé en étoile une décoration en forme de cravate (comme pour les ordres nationaux) et nous agrafons sur le ruban le nom de toutes les opérations auxquelles il a participé, mais seulement celles où nous n'avons rien trouvé si ce n'est le froid, la neige, la pluie ou la poussière avec la chaleur torride. Elles sont très nombreuses. À partir d'une ration conditionnée nous fabriquons la « panoplie du parfait médecin militaire en campagne », jugez plutôt. Il y a le papier tous usages, les comprimés de purification de l'eau, les cachets de sel, la poudre pour les pieds, les sachets de boissons vita-

minées, le petit flacon d'eau-de-vie... etc. Nous enfermons cette panoplie dans un grand carton et nous nous rendons à la popote de l'état-major, installée sous la tente à quelques kilomètres de notre maison forestière. C'est là, après le déjeuner, devant la majorité des officiers du régiment, avec un discours choisi du lieutenant Durantel que le Docteur Dubois, hilare, reçoit sa prestigieuse décoration. Elle est prestigieuse car elle n'a été décernée qu'une fois et directement au grade de commandeur. Elle porte le nom « *d'ordre du compresseur roulé* ».

La vie opérationnelle continue, nous nous trouvons pour quelques mois en petite Kabylie au sud du port de Djidjelli, région boisée et compartimentée, avec des vallées profondes comme celle de l'oued Djen Djen ou de l'oued Irdjana. La compagnie occupe successivement le village ruiné de Texéna, la maison forestière de Bordj Chana, où les bois nous offrent des giroles en quantité, et enfin le lieu-dit Souk El Tléta. Tous ces sites se perchent à environ 800 m d'altitude. L'activité de jour et surtout de nuit est soutenue. Il faut agir par embuscades et coups de main pour surprendre l'adversaire très dispersé. Les résultats sont très bons et à la hauteur de nos efforts. Nous avons même la chance, le 5 décembre 1959, avec deux sections, après une approche de nuit et au lever du jour dans la neige fondue et une descente abrupte vers le fond d'une vallée, de surprendre une section et, si non de la détruire, du moins de la faire prisonnière. Malheureusement, une pièce de fusil-mitrailleur de ma section est atteinte par un obus de 105 mm tiré par la batterie d'artillerie adaptée à notre compagnie. C'est ce qu'on appelle un tir fratricide. Le caporal et les trois légionnaires de la pièce sont blessés mais pas trop gravement et après quelques jours ou semaines de soins et de convalescence, nos camarades rejoignent la section. Un caporal de la troisième section, atteint en pleine tête par une balle adverse, a moins de chance, il meurt instantanément.

Le 23 janvier 1960, nous apprenons l'affaire des barricades qui se déroule à Alger, mais, préoccupés par notre mission quotidienne, tout cela nous semble bien loin ; pourtant depuis le discours de 1959 sur l'autodétermination nous avons perdu une grande partie de nos illusions.

L'affaire des barricades nous rattrape cependant un peu. Au début du mois de février 1960 arrive un message au régiment qui dit : « *vers vous commando Alcazar escorté par une compagnie du 1^{er} REP* ». Le commando est formé, avec l'accord du gouvernement, par les insurgés auxquels on a proposé de défendre leur « Algérie Française ». Leur vie au régiment ne durera que quelques semaines, ce n'est pas une troupe aguerrie et homogène. Malgré leur bonne volonté, les hommes ne sont pas aptes à faire face à l'adversaire qui peut leur être proposé. Au début du mois de mars, le commando est dissous.

Au mois de juin tout le régiment rejoint Philippeville, sauf la 3^e compagnie que je commande provisoirement. À partir de sa base de Souk El Tléta, elle va travailler quelques jours encore avec le 8^e RPC qui agit à l'est de l'oued Irdjana. Le 24 juin, au cours d'une opération sur les pentes de cet oued, elle obtient un très bon résultat sans aucune perte.

Il est temps de rejoindre le reste du régiment au repos et de nous livrer à nos occupations habituelles. Nous faisons du sport, du tir et quelques sauts en parachute, nous allons à la plage. Les mariés ont retrouvé leurs familles. Les

célibataires profitent de la ville. Nous sommes encore quelques officiers célibataires et, en l'absence de mess au régiment, nous prenons nos repas au restaurant, au cercle de l'union, chez la « mère Michel » à Stora, petit port de pêche à 3 kilomètres à l'ouest de Philippeville, où on mange un excellent poisson. Nous allons aussi très souvent chez notre ami Achour qui prépare, selon son affirmation, les meilleures brochettes de toute l'Algérie.

Tout a une fin. Il faut repartir en opérations. Au cours de l'automne, le régiment s'ennuie un peu sous la pluie et dans la boue. Le 1^{er} décembre il se trouve dans le secteur de Batna, près du Chélia, point le plus élevé de l'Aurès. Un officier SAS donne un renseignement : d'après lui, l'adversaire s'est replié sur les pentes de ce sommet et c'est pour cela que rien n'a été trouvé. Le commandant Cabiro, dont j'ai déjà parlé dans cette salle, lorsqu'il y a quelques années j'ai évoqué l'histoire de la légion Étrangère, décide de vérifier. Le renseignement est avéré, une bataille qui sera baptisée ironiquement à la popote « Austerlitz dans les Aurès » commence le 2 décembre. Le combat intense va durer toute la journée dans la forêt de cèdres. Dix hommes du régiment y laissent leur vie et dix-neuf autres sont blessés, mais la dernière katiba de l'Aurès a été détruite, cinquante-cinq rebelles ont été mis hors de combat.

Ce fait d'armes a été relaté dans un roman écrit par le lieutenant Sélosse, grièvement blessé ce jour-là. Il s'intitule *L'arbre de proie*. Cet arbre est un cèdre de l'Atlas témoin de l'affrontement. Ce roman retrace bien le déroulement de l'action et il a l'avantage de se placer alternativement de chaque côté des antagonistes et, outre le combat, de décrire ou d'imaginer ce qu'a été la vie de certains personnages en dehors des événements du jour. Pour ceux qui veulent comprendre ce que fut la guerre d'Algérie pour un régiment comme le 2^e REP, c'est un excellent document.

À la fin de 1960, j'ai été promu au grade de capitaine et à mon grand désarroi j'ai dû quitter, provisoirement espérai-je, la vie opérationnelle. Je ne participe donc pas à la journée du 2 décembre. Depuis quelques semaines, je suis le commandant de la compagnie de base avec mission de donner une assise à cette unité nouvellement créée, dont le rôle, comme son nom l'indique, est de s'occuper de la base arrière du régiment, particulièrement quand celui-ci est en opérations. Je loge au camp Péhau dans une petite pièce, à côté de mon bureau et c'est là que je suis rattrapé par ce qui sera appelé : « *le Putsch du 22 avril* ».

Je ne vais pas décrire en détail ce qui s'est passé pendant ces jours pour le 2^e REP, cela mériterait un grand développement, qui ne manquerait pas de susciter beaucoup de discussions et de polémiques. Je précise simplement que le 22 avril le régiment, qui ne savait rien, n'est pas concerné à l'inverse de ce qui touche le 14^e régiment de Chasseurs Parachutistes (14^e RCP) et le 18^e régiment de Chasseurs Parachutistes (18^e RCP) de notre division qui ont rejoint Alger dans la nuit du 21 au 22 avril. Ce n'est que dans la nuit du 22 au 23 avril, qu'en l'absence d'ordres clairs de la hiérarchie militaire y compris de notre chef de corps, nous nous engageons dans ce qui est un mauvais choix. Ce choix est guidé par le cœur et non par la raison. Nous sommes liés à l'Algérie par toutes nos fibres, par le sacrifice de beaucoup des nôtres, par le combat que nous avons mené avec ténacité pendant de longues années, en dépit de buts mal définis et

changeants au niveau politique. Beaucoup de cadres font partie de la famille « pieds noirs ».

À l'issue de ces événements, le régiment, qui n'a eu qu'une action marginale, n'est pas dissous. Cinq officiers, dont le commandant Cabiro, qui avait commencé sa carrière comme caporal de tirailleurs en 1944 sur le front d'Italie, sont mis à la disposition de la justice. Après un jugement par le tribunal spécial, ils n'auront que des peines légères, certains seront même acquittés. Tous les autres officiers font l'objet d'une sanction disciplinaire, mais le régiment n'étant pas dissous, ils continuent à faire leur travail. Les sous-officiers et les légionnaires ne sont pas sanctionnés.

Je suis nommé commandant de la 1^{re} compagnie. Le 26 avril nous stationnons dans les collines boisées à proximité du camp Péhau où il nous est interdit de nous rendre. Le 30 avril 1961 est le plus triste anniversaire de Camerone que nous ayons connu ; aucune permission, aucun quartier libre ne sont accordés. Le 4 mai, un nouveau chef de corps est nommé. La remise du drapeau du régiment à son colonel a lieu immédiatement au cours d'une cérémonie rapide et triste, l'ancien chef de corps, contrairement à la tradition, n'y assiste pas. Le nouveau patron, le colonel Chenel, légionnaire chevronné, est un homme rigoureux mais juste et ouvert qui ressoude rapidement le régiment durement touché par les événements.

Le rythme opérationnel reprend son cours ; pendant quelques semaines nous sommes chargés de protéger la récolte de liège, qui n'a pas eu lieu depuis plusieurs années, dans le massif de Collo. La meilleure façon de le faire est de tendre des embuscades sur toutes les pistes, d'observer et de surprendre les très rares adversaires qui existent encore. Nous sommes installés à une faible distance de la mer à l'ouest du massif. L'ambiance du régiment est un peu morose. Des personnalités militaires et civiles nous rendent visite et nous font des discours qui n'ont d'autre résultat que de nous mettre en colère. Parfois nous leur disons notre façon de penser de manière un peu brutale et sans artifice. Nous ne sommes pas dupes, tout ce que nous avons fait et continuons à faire ne servira sans doute à rien. Vigny dans *Grandeur et Servitude militaires* a écrit en 1835 : « la parole n'est qu'un simple mot pour l'homme de haute politique et elle est un fait terrible pour l'homme d'armes. Ce que le premier, l'homme politique, prononce avec légèreté, quelquefois avec perfidie, le second, l'homme d'armes, l'écrit avec le sang de ses hommes et son propre sang dans la poussière ».

Au début du mois de juillet 1961, le colonel m'apprend que je dois quitter le régiment à la fin du mois, mon successeur arrivant le 25. Je suis le premier à partir, tous les autres officiers suivront au fur et à mesure de l'arrivée des nouveaux.

Le soir ou la nuit, seul dans ma tente ou à la belle étoile, dans le dispositif d'embuscades de la compagnie, j'ai le temps de penser à ces années passées dans ce régiment remarquable. Je revois la rude vie en opération avec le contact exaltant et confiant avec tous les hommes de ma section ou de ma compagnie, les coups durs qui nous ont soudés mais aussi les moments en bivouac où nous avons partagé les mêmes rations, bu le même café, les retours d'opérations où nous nous sommes réunis autour d'une bière plus ou moins fraîche. Je revois nos

sauts en parachute où nous avons bien entendu franchi la même porte et atterri sur la même zone de saut. Quelle chance j'ai eue de pouvoir servir dans une telle unité !

Je repense également à nos adversaires et si, contrairement à l'évangile selon Saint Matthieu, je n'ai pas la force de les aimer, je ne les hais pas non plus. Nous avons gagné toutes les batailles, mais je suis sûr à présent que nous avons perdu la guerre. Nos adversaires ont gagné la guerre mais que feront-ils de leur victoire ? Quel sera le sort de ceux qui se sont battus sur le terrain ? Leur victoire ne leur sera-t-elle pas confisquée par ceux qui sont restés en Tunisie sans aucun risque ?

Le 14 juillet 1961 nous défilons à Constantine. Nous défilons en chantant. Commandant la 1^{re} compagnie je suis en tête du dispositif juste derrière le drapeau. Dans mon dos un bloc, les hommes que j'ai l'honneur de commander pour quelques jours encore et qui chantent à perdre haleine. J'ai l'impression, fautive sans doute, que c'est pour moi qu'ils chantent. Un bonheur et une émotion intenses m'envahissent.

Le 30 juillet, je cède le commandement de ma compagnie, au cours de la prise d'armes réglementaire, à mon ami le capitaine Collignan, un de mes anciens de Saint-Cyr.

Le 31 juillet, je quitte le camp Péhau pour rejoindre la France à bord d'une caravelle d'Air France. À la sortie du camp, tous les officiers sont là. Je dois boire le quart de vin rouge traditionnel et je reçois la musette pour la route avec un assortiment de légumes : poireaux, pomme de terre, carottes,... etc.

C'est fini, « *je secoue de mes chaussures la poussière de la terre d'Afrique* » et je m'envole vers la mère patrie. Je laisse derrière moi ma jeunesse, une partie importante de mes illusions. Je laisse surtout deux cent seize camarades morts sur cette terre car ils ont cru à ce qu'ils faisaient, ils avaient le respect de la mission reçue et du drapeau du régiment qui porte la devise de la légion Étrangère « *Honneur Fidélité* ».

Le 2^e REP poursuivra sa route : il est toujours aujourd'hui un des fers de lance de l'Armée française.

Une nouvelle vie commence pour moi, qui ne pourra jamais me faire oublier l'ancienne, mais, comme l'a dit Kipling, « *ceci est une autre histoire* ».